

LES AVENTURES D'ACE BURTON (7)

LE NOEL D'ACE BURTON

Par Michaël Rochoy (mimiryudo@hotmail.com)

Quand on est détective privé et qu'on habite un appartement avec pignon sur rue, on a l'habitude de voir sa boîte aux lettres remplies de demandes diverses et variées.

Selon Ace Burton, *remarquable* individu de cette profession, les requêtes varient sur une échelle de complexité comprenant 4 niveaux.

Le premier correspond aux affaires « simplissimes » : c'est la traditionnelle affaire d'adultère avec demande de filature (93,5% de ses demandes pour cette année qui s'achève).

Le deuxième niveau est celui des affaires « simples mais demandant une part de recherche non négligeable », dont une grosse partie est représentée par les disparitions de chat. Pour une raison encore inconnue, les gens qui perdent leur chien passent leur nuit dans les campagnes, une torche à la main, tandis que ceux dont le chat s'est fait la malle ne pensent qu'à une chose : engager un détective privé. Ace s'arrangeait souvent pour rapporter l'animal original à la cliente, mais se contentait parfois d'une copie conforme trouvée dans les foyers, où il était en grande sympathie avec les responsables.

Au troisième niveau de complexité répondaient les enquêtes « clairement difficiles », où il n'était plus question de triche ou de chance, mais plutôt de travail, d'investigation, d'interrogatoire et, n'ayons pas peur des mots, de sueur (chaude et moite). Enfin, au quatrième niveau — aussi nommé « mais pourquoi moi ? » — se trouvaient regroupées les enquêtes demandant un savant mélange de regroupements de... d'évènements d'un ensemble de malchance, de maladresse, de sueurs (froides), de coïncidences, voire même d'irréalisme.

Telle était la théorie sur le privatisme (ou détectivisme) selon Ace Burton.

Toutefois, la pratique était pour lui légèrement différente, puisqu'il habitait au cinquième étage d'un bâtiment dont la construction, commencée trente ans auparavant, n'était toujours pas finie actuellement. Sur les plans de la ville, rien ne figurait à cet endroit, et il ne passait pas un mois sans qu'un constructeur ne passe les portes de la mairie afin de demander les droits de bâtir.

De plus, la boîte aux lettres d'Ace se trouvait dans le recoin sombre d'une vaste cour, qui n'était accessible qu'en franchissant une arche aux relents de déjections canines, gardée par le créateur grognant de ces dernières, et sur les murs de laquelle était tagguée une galerie de monstres capable de faire naître les pires cauchemars chez le plus aguerri des fossoyeurs.

Ce qui était en partie responsable du peu d'enquêtes confiées à Ace Burton.

L'envie d'exposer un peu plus ses services en quittant ces lieux reculés ne manquait pas à Antoine Bourdon (le vrai nom du détective, qui préférait toutefois utiliser un pseudonyme court et américain¹). Hélas, il manquait cruellement d'argent, et ce n'était pas le départ précipité et furieux de sa secrétaire-comptable-agent d'entretien qui avait arrangé les choses (en partie car il ne l'avait jamais réellement payée de façon régulière et/ou honnête).

A vrai dire, Ace connaissait un moyen simple pour commencer à rentrer dans ses frais : il lui suffisait d'accepter les affaires qu'il refusait presque systématiquement, de niveau 1 et 2. Il en arrivait parfois à de telles extrémités, lorsqu'il était en manque cruel d'alcool ou lorsqu'il lui fallait régler le loyer — par principe avec deux mois de retard — mais il aimait autant réserver le talent qu'il se prêtait pour les « vraies » enquêtes, dont la rareté relative eût

¹ Ce qui lui assurait une clientèle en moyenne six fois plus nombreuse (pour plus de précisions, merci de vous référer à *l'Indestructible Château et le Toboggan*). Au total, avec son chapeau copiant celui de Nestor Burma, son costume noir de flic solitaire et désabusé, et son vieil imperméable volontairement élimé, Ace pouvait s'attendre à deux affaires par semaine, dont 1,87 concernant une affaire de jalousie.

fait prévoir par n'importe quel comptable diplômé une vie chaotique et ponctuée de repas hypocaloriques.

Pour bien, il aurait fallu qu'il soit mieux exposé, donc qu'il déménage, donc qu'il en ait les moyens, donc qu'il soit mieux exposé... Ou qu'une activité fortement rémunératrice vienne briser le cercle vicieux dans lequel il s'était perdu. Après tout, nous allions bientôt entrer dans la période de l'avent !

Et alors qu'il commençait à croire aux miracles, son téléphone sonna.

Il existe de par le monde des hommes et des femmes ayant une alimentation saine, une charmante compagnie et une vie socio-professionnelle globalement équilibrée, et qui sont intimement convaincus que le Père Noël est un voleur qui les dépouille de leurs biens chaque année, à la même époque.

Marie-Fortunata était de ces personnes.

Née le 8 octobre 1967 de parents catholiques, Marie-Fortunata portait le nom religieux d'une bonne sœur italienne béatifiée le jour de sa naissance. Entre autres événements d'une enfance globalement paisible, elle avait eu la terrible révélation de l'éventualité de non-existence du Père Noël. Marie-Fortunata était alors passée par les cinq étapes du deuil décrites par Elisabeth Kübler-Ross : le déni (« même pas vrai »), la colère (« vous êtes que des gros menteurs »), le marchandage (« en plus j'ai été sage toute l'année »), la dépression (« ben si c'était ça, j'aurais dû faire plein des bêtises »), l'acceptation (« bon, m'en fiche, j'veux la poupée que j'ai commandée »).

Le processus de deuil avait monopolisé Marie-Fortunata le temps d'une phrase de trente-six secondes.

Elle avait ensuite suivi l'astucieux raisonnement de son grand frère, à savoir que si le Père Noël ne venait pas pour apporter des cadeaux, c'est qu'il venait en récupérer. Cette imparable logique avait su convaincre Marie-Fortunata qui, depuis, vivait chaque mois de décembre depuis plus de trente ans dans la perpétuelle angoisse d'un vol imminent.

Ainsi, lorsque sa bague endiamantée disparut subitement le 23 novembre, le coupable était tout désigné.

Quant à l'enquêteur, elle n'eut pas longtemps à réfléchir non plus. La carte de visite qu'elle avait trouvée régulièrement dans sa boîte aux lettres ces dernières semaines allait enfin lui servir. A vrai dire, ce n'était pas le verso qui lui était inutile, puisqu'elle y griffonnait dessus ses courses ; mais que diable pouvait-elle faire de ce recto où il était inscrit en Comic sans MS « Ace Burton, *private eye* » ?

Ace Burton avait enfin trouvé l'activité fortement rémunératrice qu'il cherchait. Une vieille fille au prénom surréaliste l'appelait pour retrouver le Père Noël qui lui avait volé sa bague.

Niveau bijouterie, Ace avait accumulé avec la noblesse locale quelques affaires qui l'avaient rendu célèbre pour des « drames », qu'il préférait quant à lui nommer « maladreses ».

La dernière en date remontait au mois dernier. La comtesse avait perdu son bracelet en or massif, garni de diverses pierres précieuses dont l'énumération n'aurait aucun autre intérêt que celui de donner une certaine valeur à cette phrase. Bien sûr, après avoir fréquenté deux fois Ace Burton dans la même année, les consignes qu'elle donnait à toute personne au courant de la disparition de l'objet étaient claires : ne le prévenez SURTOUT pas !

Hélas, trouver un domestique digne de confiance est quasiment aussi difficile de nos jours que de trouver un maître de maison qui la mérite. Ainsi Ace ne tarda pas à débarquer chez la comtesse, qui réussit presque à ne pas perdre son sang-froid et à ne pas se mettre à courir en rond dans le hall en tirant ses cheveux permanentés et en hurlant des insanités.

Presque.

Suite à quoi Ace retrouva le bracelet en moins d'une heure.

Mais étrangement, ce n'est pas tant le résultat qui intéressa la presse mais les moyens. Qu'était-ce ce monde où le but atteint compte moins que le chemin emprunté ? Était-ce donc une mauvaise méthode que de projeter négligemment son corps sur les quelques endroits connus pour faire disparaître les objets ? Non, certainement pas : car sans cette technique personnelle, il n'aurait jamais su que le bracelet se trouvait sous les larges coussins en velours du canapé ! Certes, s'il ne s'était pas lancé brutalement dans ce canapé en entrant dans le salon, le bracelet ne se serait pas incrusté dans les fibres du coussin. On pourrait également supputer qu'en soulevant victorieusement ledit coussin, Ace n'aurait pas malencontreusement libéré le bracelet en or massif (garni de diverses pierres précieuses) en direction de la vitrine contenant les magnifiques reproductions de verre d'instruments de musique qui faisaient la fierté et l'honneur de la famille de la comtesse.

Voilà ! Il était venu pour retrouver un bracelet et avait clos l'affaire avec une aisance et une rapidité qui aurait dû théoriquement lui assurer une clientèle pour les trois prochaines décennies ; et au lieu de ça, il était redevenu la risée de l'agglomération, et était même passé aux informations sur une chaîne télévisée nationale. Sale monde.

« Mais peu importe ! » pensa-t-il. Cette fois, l'enquête n'avait rien à voir.

Le *Père Noël* avait volé la bague de *Marie-Fortunata* pour la donner aux plus *démunis*. Il y avait là-dedans une certaine évidence, qui ne pouvait que sauter aux yeux... Ace ne connaissait hélas pas personnellement le Père Noël, mais d'après ce que sa mère lui en avait dit, il n'avait aucun lien de parenté avec Robin des Bois.

Quand on a un problème de meuble instable, on utilise le mode d'emploi de celui-ci. Quand on a un cas du type de celui de Marie-Fortunata, on sort un ouvrage de référence en psychiatrie. Ace en avait justement un, qu'il prit sur une étagère bancale, et dans lequel il trouva rapidement ce qu'il cherchait, en suivant le mot « délire ». Il ne faisait pour lui aucun doute que cette Marie-Fortunata, avec son imagination florissante, présentait une *paraphrénie*.²

Ce qui en soit était déjà une belle percée dans l'enquête. Ace referma son énorme bouquin et alla se projeter devant la télé dans son canapé, avec un petit verre de scotch en récompense. Il y retrouva sa télécommande.

Dans les ruelles sombres d'une ville où le vice et la corruption avaient libre cours riait à gorge déployée un louche individu, tout de rouge vêtu, qui tentait vainement de cacher la probable bassesse de ses actes derrière une large barbe blanche grossièrement taillée.

Le plan de son serviteur fonctionnait à merveille. Il serait bientôt à lui.

² En réalité, depuis quelques mois, Marie-Fortunata pouvait également voir, sentir, toucher et entendre ce voleur de Père Noël. La plupart du temps, il commentait ses idées — et les lui volait même parfois ! Etant seule, elle n'en avait jamais parlé à personne, sauf à l'un des nombreux chats qu'elle recueillait lorsqu'ils erraient près de sa maison, ou miaulaient dans un périmètre d'une centaine de mètres, ou encore si l'occasion se présentait. De toute façon, même s'il avait su cela, Ace n'en aurait rien conclu en terme psychiatrique (mais aurait pu résoudre plusieurs vieilles affaires de niveau 2). En effet, il n'était pas psychiatre et s'il avait chez lui un tel ouvrage, c'est parce que son médecin lui avait offert, quand Ace doutait encore de répondre totalement à la définition de l'alcoolodépendant.

Afin d'appuyer la potentielle cruauté de ses pensées, il lâcha d'une voix dépassant les limites réglementaires de la réverbération en agglomération urbaine un puissant et retentissant « Mouahahahah ! Oh oh oh oh oh ! »

Marie-Fortunata regardait une énorme bûche se consumer dans la cheminée. Lorsqu'il lui avait parlé au téléphone ce matin, Ace Burton lui avait demandé une petite fortune pour son enquête. Il avait précisé qu'il passerait vers 10 heures, soit d'ici une heure.

Le feu ne sera pas encore éteint...

Marie-Fortunata souffla. C'était bien sa veine ! Les chaussettes qu'elle cachait dans un faux sac de crevettes, au fond de son congélateur, ne contenaient plus que la moitié de la somme qu'Ace lui réclamait. Il fallait qu'elle aille se renflouer dans le coffre, planqué derrière le faux mur du placard de la chambre verte.

Récupérer la clé du coffre n'était pas un problème, puisqu'il suffisait de décoller un tableau du mur de la cuisine, et attirer la clé de derrière le lourd cadre en bois au moyen d'un puissant aimant caché derrière la télévision de la salle.

Par contre, entrer dans la chambre verte était un autre problème dans l'état actuel des choses, puisque la clé était enfermée dans un vase, derrière une porte dont l'unique clé se trouvait sur le versant intérieur de la hotte de la cheminée.

Marie-Fortunata souffla une deuxième fois, en repensant que d'ici une heure, le feu ne serait pas encore éteint. Elle se leva, prit le tisonnier et s'avança vers l'âtre.

Décidément, ce Père Noël et ses cheminées lui en auront fait voir !

Ace Burton avait appelé Marie-Fortunata le matin, puis s'était laissé bercer par le bruit du vent et avait repiqué du nez, directement dans son oreiller, rêvant d'un réveillon en tête-à-tête avec le Père Noël pour lui poser toutes ces questions qui l'habitaient depuis si longtemps.

Pourquoi n'avait-il jamais cherché à le rencontrer d'ailleurs ? Après tout, sa profession lui permettait bien des choses, n'aurait-il pas dû en profiter ? Peut-être qu'inconsciemment, il savait qu'un jour, cela serait une enquête, et qu'il serait ainsi forcé de se lancer dans les recherches... Après s'en être convaincu, il décida à mettre un pied hors de la chaleur de son lit.

Finalement, il arriva vers 14 heures chez sa cliente, qui l'accueillit avec un regard glacial et ne lui proposa rien à boire, sous prétexte que « le tisonnier lui avait brûlé la main droite ». Ace ne voyait pas très bien ce qu'il y pouvait, et il pensa en son for intérieur qu'il arriverait quand même à s'hydrater le gosier dans un bar, malgré la somme ridicule qu'il lui avait fort scrupuleusement demandée pour l'instant.

D'après son médecin traitant, Ace présentait une importante exogénose. Lorsqu'il était sevré de l'alcool pendant plus de 12 heures, par les forces du sommeil principalement, il commençait à en ressentir les premiers symptômes. En particulier, les photos qu'il devait prendre pour son travail avec son Minolta étaient floues. Professionnellement parlant, il était donc de son devoir de prévoir un budget alcool dans le salaire approximatif qu'il s'octroyait, si possible (chez les clients naïfs), avant le début de son enquête.

Une autre partie du budget était généralement dévolue aux voyages. S'il avait déjà voyagé dans le temps pour fort peu d'argent, c'était principalement les voyages internationaux qui rendaient ses tarifs si exorbitants. En l'occurrence, il commençait à prévoir pour cette fois-ci un voyage en Laponie, puisqu'on sous-entendait que le Père Noël habitait là-bas. Il ferait froid certainement, mais pouvait-il refuser un tel dépaysem... déplacement, si l'enquête

le demandait ? Des renseignements sur le Père Noël semblaient nécessaires, et Ace savait où les trouver. Depuis la disparition de la bibliothèque d'Alexandrie, il n'existait plus qu'un seul endroit où toutes les informations étaient regroupées.

Mieux qu'internet.

Sauf peut-être pour les poumons.

Marie-Fortunata avait embauché le détective la veille, à peu près à la même heure. En vingt-quatre heures, aucun résultat probant ne lui était parvenu et elle envisageait d'appeler quelqu'un d'autre. Elle supportait bien des choses selon elle (opinion qu'elle partageait avec quatre chats, soit au moins un homme et demi), mais l'attente lui avait toujours été insupportable. Elle se raisonna en s'installant dans le canapé et en regardant un téléfilm avec un patron amoureux d'une subordonnée mais qui n'ose lui avouer ses sentiments, jusqu'à ce qu'ils se retrouvent perdus sur une île déserte où un scientifique fou a créé un caïman géant.

Essayer de démêler les multiples intrigues de cette histoire capta tellement l'attention de Marie-Fortunata qu'elle ne sentit pas que quelque chose s'incrustait sous le coussin où elle s'était assise...

Déplaçons-nous de quelques kilomètres au nord... Une rue recouverte d'une fine couche poudreuse, des enfants qui se lancent des boules de neige, une ombre en peignoir qui court en direction d'une voiture, un bruit de pneus qui dérapent. Le ciel est gris, sombre. Tout semble endormi, sauf derrière une porte...

Là ! Quelqu'un entre. La porte est lourde, grinçante.

Le barman jette un regard mauvais au nouveau client, l'air de dire que toute consommation doit s'accompagner d'une tournée générale et d'un pourboire généreux si l'envie de se sentir apprécié lui venait subitement.

Le nouveau venu, bien qu'il n'ait jamais mis les bottes ici, s'avance en direction du rideau rouge du coin de pièce, en connaisseur de bars mal famés. Il se glisse derrière une porte dérobée et entre dans un nuage de fumée, provenant de pipes, de cigares, de cigarettes et, principalement, d'un appareil blanc placé à ses pieds, sur lequel est inscrit « Générateur de fumée — Ambiance pièce infréquentable assurée ! »

L'individu ôte son chapeau (que son ex-secrétaire-comptable-agent d'entretien appelait fort justement un « cheap haut ») et balaie d'un revers de la main la neige qui le recouvre, tout en s'avançant vers la table où une partie de poker semble tenir éveillée quelques occupants.

Il pousse l'un des types endormis, qui s'écroule sur le sol, s'installe à sa place et, en s'allumant un cigare d'un diamètre à faire pâlir un cœlon d'hippopotame, lance un tonitruant : « j'ai à causer... ».

Avant d'ajouter, après une bouffée que certains décriront ensuite comme la fidèle reproduction du Taj-Mahal : « du Père Noël. »

Caché derrière une poubelle et derrière sa longue barbe mal taillée, un étrange personnage tout de rouge vêtu observait la porte du bar. Lorsqu'enfin à l'aube, elle s'ouvrit pour laisser sortir une silhouette repositionnant convenablement son chapeau, l'homme sournoisement dissimulé quitta sa planque et commença une filature d'une discrétion

équivalente à celle que pourrait avoir un éléphant dans un entrepôt de bus, après avoir aspiré de sa trompe trois kilos de cocaïne.

En sortant du bar à l'aube, Ace Burton en savait enfin plus long sur le Père Noël que n'importe lequel de ses rennes ou de ses lutins.

Ainsi, sa mère ne lui avait pas vraiment menti. Il existait bel et bien un homme pléthorique tout de rouge vêtu qui, chaque 25 décembre, quittait la Laponie, parcourait le monde sur un traîneau tracté par des rennes, s'introduisait dans les chaumières en passant par la cheminée, et déposait des cadeaux sous le sapin.

Evidemment, ça méritait quelques précisions.

En fait, le Père Noël avait passé un contrat avec un pharmacien qui lui avait fourni un gros manteau rouge en échange d'un mois de travail dans son officine. Il ne le portait plus que rarement, ayant quitté le nord de la France pour vivre encore plus au sud, sous le soleil de la Côte d'Azur. De mémoire d'homme, il ne l'avait porté qu'une seule fois, lors d'un séjour touristique en Laponie (d'où la légende, farfelue quand on y réfléchit bien : pourquoi se geler toute l'année quand on doit déjà passer une nuit entière dehors en plein décembre ?)

Ensuite, concernant le traîneau et les rennes, ils appartenaient maintenant à un bûcheron canadien nommé Maurice Belporte, depuis que le Père Noël les avait revendus au terme d'une soirée bien arrosée au cours de laquelle, pour brouiller les pistes, il avait d'abord fait croire qu'il était Jack l'Eventreur puis George Washington, John Lennon et enfin Peter Pan (comme il n'était pas censé être le Père Noël, il avait accepté d'échanger le traîneau et les rennes contre un chèque de 200 dollars, qui s'était ensuite révélé être de la même consistance que sa gueule le lendemain : en bois).

Par contre, si le reste était un peu interprétatif ou révolu, le Père Noël était bel et bien un homme pléthorique qui s'introduisait dans les cheminées et ce, pour la simple et bonne raison qu'il était ramoneur les trois cent soixante-quatre jours de l'année où il fallait quand même se nourrir, lui et la tripotée de lutins qui l'aidait à créer les cadeaux. Ils en créaient une bonne centaine sur l'année, et ils allaient ensuite gaiement les déposer sous les sapins d'une forêt française choisie aléatoirement en début d'année (cette fois, c'était le lac des Sapins dans le Rhône, l'an dernier la forêt d'Hardelot dans le Pas-de-Calais...)

Evidemment, si les gens mélangeaient tout...

S'il possédait réellement le sixième sens qu'il se prêtait, Ace Burton n'aurait pas réussi à rentrer chez lui sans surprendre le type louche qui le suivait. Tout en se disant une nouvelle fois qu'il serait temps de déménager, et qu'il en aurait peut-être les moyens avec cette enquête, Ace fit tomber ses clés. Il les ramassa à côté de deux énormes bottes sur lesquelles étaient assis des petits êtres verdâtres aux oreilles pointues. Cela lui rappelait quelque chose mais il ne savait plus quoi...

Pour être tout à fait honnête avec son sixième sens, reconnaissons qu'il eut tout de même une étrange sensation de présence lorsque, sous l'arche aux murs taggués, le chien aux canines pléistocéniques se mit à aboyer cinq fois plus que d'habitude.

C'est lorsqu'il voulut refermer la porte de son « antre » et qu'il fut gêné par un étrange homme habillé en rouge, avec une grande barbe blanche (mal taillée), qu'il commença à se poser des questions. Ne voulant pas paraître stupide, il commença par la plus basique :

« — Qui êtes-vous ?

— Je suis ton Père, Antoine... Oh oh oh !

— Oh ! fit-il. Je m'en doutais. Entrez alors, fit-il en repoussant la porte. J'ai des questions à vous poser. »

Où était donc sa bague ? Que faisait ce détective, et pourquoi ne lui donnait-il aucune nouvelle ? Et surtout... où était donc son bracelet en argent maintenant ? Comment cet imposteur de Père Noël avait réussi à s'introduire chez elle et lui dérober, alors qu'elle ne dormait plus depuis deux jours ?

Alors qu'elle réfléchissait à toutes ces questions en caressant un chat de sa main gauche, près de la cheminée, Marie-Fortunata sentit une désagréable sensation dans ses cheveux. Elle agita brusquement les mains au-dessus de sa tête, et en expulsa dans un furieux miaulement un autre chat, dont les griffes lui arrachèrent quelques boucles de cheveux.

December, son plus vieux chat, se retrouva en boule sur le sol, une pince à cheveux argentée entre les pattes. Il lança un regard ébété à sa maîtresse, puis bondit en direction du canapé, où il laissa volontairement glisser la pince.

Marie-Fortunata hésitait : elle était partagée entre l'envie de voir dans un miroir les dégâts capillaires, et le besoin maternel de vérifier que December n'avait rien de cassé. Elle décida finalement de ne faire ni l'un ni l'autre et d'aller récupérer sa pince.

En soulevant le coussin de son fauteuil, elle retrouva tout ce qui avait disparu chaque mois de décembre, depuis que December vivait chez elle... Si certaines personnes en avaient déduit des rapports entre le nom donné à l'animal et son caractère, Marie-Fortunata, quant à elle, préféra se poser et réfléchir.

Elle prit le téléphone et appela Ace Burton pour lui signifier que son rôle était terminé, qu'elle n'avait plus besoin de lui et qu'il pouvait s'estimer heureux qu'elle n'envoie pas quelqu'un lui casser la figure pour le « remercier » de l'avoir extorqué une somme considérable pour rien.

Puis, après avoir raccroché, Marie-Fortunata se retourna vers December et lui dit : « ainsi donc, coquin, tu étais de mèche avec le Père Noël !³ Ne t'inquiète pas, Maman est là pour te protéger du vilain monsieur... »

Et elle s'endormit dans le canapé, à la chaleur de la cheminée, entourée de ses chats.

Ace restait seul, face à son bureau.

Son enquête avait été un semi-échec. Sa cliente venait de le menacer au téléphone, juste après que son père venait de lui expliquer pourquoi sa fonction n'était pas compatible avec une vie auprès d'Antoine et de sa « Maman ». Il lui avait raconté une autre version que celle donnée par cette dernière concernant leur rencontre, puis avait expliqué à Ace qu'il ne pouvait pas le rencontrer tant que lui-même ne partait pas à sa recherche ce qui, avait-il assuré, avait toujours été son plus cher vœu.

Ace avait approuvé, puis son Père avait dit devoir filer pour être prêt à temps. Il avait refermé la porte, après avoir assuré à Ace qu'ils se reverraient régulièrement. Ace avait souri et baissé les yeux pour cacher ses larmes. Au fond de lui-même, il devinait que son père était intervenu avant qu'Ace ne découvre son repaire, car il ne voulait pas qu'on sache où le trouver.

Il viendrait de temps à autre, comme promis... Peut-être.

³ Marie-Fortunata avait presque raison. En réalité, December était de mèche avec un lutin du Père Noël, qui essayait depuis de nombreuses années d'offrir au Père Noël le cadeau qu'il espérait tant : que son fils le recherche, afin qu'il puisse se montrer à lui...

Mais il y avait quelque chose qui gênait Ace. Il ne savait pas vraiment de quoi il s'agissait... La vie qui défilait peut-être.

Il pensait à son père. La mission qu'il s'était donnée, depuis si longtemps maintenant, était ridicule et ringarde. Mais étrangement il était devenu un mythe et sa vie s'était prolongée... Quel âge pouvait-il avoir quand Ace était né, et quel âge maintenant ? (Ace n'avait jamais été très bon en problèmes arithmétiques). Cet homme, qui posait des cadeaux au pied de sapins perdus dans de vastes forêts, avait su créer l'engouement de Noël ; il avait donné une journée de joie et de gaieté pour tous. Les larmes d'Ace coulaient maintenant de plus belle, mais c'étaient des larmes de tendre nostalgie.

Puis Ace pensa à tout ce qu'il connaissait concernant ses clients, les stars qu'on lui demandait de suivre... Les dates de naissance, les conquêtes, les petits secrets ... Il se sentait gêné de connaître toutes ces choses sur des gens qui ne lui avaient rien apporté, et de ne rien connaître de l'enfance et de la vie de ceux qui lui avaient tant donné.

Il se retourna et par la fenêtre, vit le Père Noël passer sous l'arche.

Le molosse aboya.